Au-delà du monde enchanté des séries turques : littérature populaire et réalisme social dans « *Kayıp şehir* » [La Ville perdue]

Béatrice Garapon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/tvseries/2563>

DOI : 10.4000/tvseries.2563

ISSN : 2266-0909

Éditeur

GRIC - Groupe de recherche Identités et Cultures

Référence électronique

Béatrice Garapon, « Au-delà du monde enchanté des séries turques : littérature populaire et réalisme social dans « *Kayıp Şehir* » [La Ville perdue] », *TV/Series* [En ligne], 13 | 2018, mis en ligne le 03 juillet 2018, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/tvseries/2563> ; DOI : 10.4000/tvseries.2563

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

TV/Series est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Au-delà du monde enchanté des séries turques : littérature populaire et réalisme social dans « *Kayıp şehir* » [La Ville perdue]

Béatrice Garapon

- 1 Même si elle n'a duré que quelques mois, de septembre 2012 à février 2013, la série *Kayıp şehir* [La Ville perdue] aura marqué le paysage des séries turques. Elle a été diffusée au moment où les séries connaissent comme un âge d'or en Turquie, de 2010 à 2014. Plusieurs séries tentaient de s'emparer de sujets plus graves que la simple romance : l'Histoire (*Öyle bir geçer zaman ki* [Comme le temps passe vite] Kanal D, 2010-2013, *Bu kalp seni unuttur mu* [Comment pourrais-je t'oublier], Show TV, 2009-2010, sur le thème de la militance d'extrême-gauche dans les années 1970), ou encore la police et, par ce biais, les tensions sociales ou politiques qui agitent la société turque (*Behzat Ç.*, *Bir Ankara polisyasi* [Behzat Ç., un policier d'Ankara], Star TV, 2010-2013). Alors que certaines séries étaient des adaptations de romans ou d'œuvres littéraires célèbres, comme la célèbrissime série *Aşk-ı memnu* ([L'Amour interdit], Kanal D, 2008-2010), adaptation de l'œuvre de Halid Ziya Uşaklıgil, publié en 1900, à l'origine aussi sous forme de feuilleton ; d'autres donnaient dans la subversion et la réécriture comique des classiques (*Leyla ile Mecnun* [Leïla et le fou], TRT 1, 2011-2013) puisant ainsi dans le fonds littéraire du pays.
- 2 La grande originalité de la série réside dans son équipe de scénaristes, tous des écrivains, ou des journalistes plutôt marqués à gauche : Yıldırım Türker, Tuğrul Eryılmaz, Murat Uyurkulak, Leyla Olça et Hakan Bıçakçı – ces deux derniers ont quitté le projet avant la fin de la série, laissant la place à Yelda Eroğlu et Seray Şahiner. Tous sont des personnalités connues de la scène stambouliote. Murat Uyurkulak, Tuğrul Eryılmaz et Yıldırım Türker écrivaient fréquemment dans le journal *Radikal*, connu pour ses positions de gauche, avant sa fermeture en 2016. Murat Uyurkulak et Hakan Bıçakçı ont écrit plusieurs romans ; Yıldırım Türker a essentiellement traduit de la littérature anglo-saxonne. Il a aussi écrit une pièce de théâtre, et écrit des scénarios pour des films. C'est un fait rare

dans les séries turques, qui sont globalement coupées du monde du cinéma et de la littérature, à la différence du modèle américain, où le genre de la série est pris au sérieux.

- 3 Diffusée entre septembre 2012 et mars 2013 sur la chaîne *Kanal D*¹, qui produit en général des séries de bonne qualité, la série a reçu plutôt un bon accueil. Mais les fréquents changements d'horaires ont nui à l'audimat de la série. D'abord diffusée le vendredi à 22h30, elle passe au samedi 22h30, puis au lundi à la même heure. Le réalisateur de la série, Cevdet Mercan, se dispute avec la chaîne et quitte le projet au bout de quelques mois. En mars 2013, la chaîne Kanal D, décide de mettre fin à la série, au bout de la 1^{re} saison, alors que les taux d'audience montraient plutôt un certain succès. Fait intéressant, Pelin Yaşaroğlu, la directrice de Kanal D, raconte que, lors de l'arrêt de la série, de nombreuses femmes portant un voile ont protesté sur les réseaux sociaux². Cela montre bien que la série a su conquérir un public même dans les milieux conservateurs, au-delà des cercles bobos, de gauche et *gay-friendly* de la capitale. C'est un certain succès pour la série qui, et c'est un fait rare pour les séries turques, a eu pour ambition explicite de parler des tabous de la société. La dimension d'éducation du peuple, éducation à la tolérance, à l'ouverture d'esprit, est très présente tout au long de la série. Que trouve-t-on d'intéressant, et d'original, dans cette série à l'équipe scénaristique de haute qualité ?

Un réalisme social

- 4 Le thème général de la série, l'exode d'une famille de paysans à la ville, se prête facilement à la caricature, soit comique, soit moralisante. La ville comme lieu de perdition, qui corrompt, et finalement amène le brave paysan à sa perte, est un *topos* de la littérature, turque comme européenne (voire mondiale ! Le cinéma égyptien ou Bollywood est plein de films de ce genre). Or la série se caractérise par un très grand réalisme dans le ton, qui approche au plus juste le décalage, parfois léger, l'inadéquation du paysan dans la grande ville.
- 5 Le réalisme est d'abord celui de la langue. Le style des dialogues a une ambition presque naturaliste : argot et injures sont abondamment utilisés, et d'ailleurs pudiquement censurés par le RTÜK, l'organe de censure de l'audiovisuel en Turquie. L'accent régional très fort du grand-père de la famille Topbaş ajoute à la « couleur locale ». Dans les costumes aussi : Aysel, la prostituée de la série, s'habille vraiment comme une prostituée et rien n'est euphémisé : elle porte des mini-jupes, des talons aiguilles et des robes dénudées (voir figure 1). Plusieurs scènes la montrent ivre, titubante, sans qu'y soit ajouté une leçon de morale implicite. Les bagarres, les baisers, ne sont pas seulement suggérés, mais vraiment montrés. Cela est un fait remarquable, qui contribue à différencier la série dans le paysage des séries turques de la période, très strictement censurées et plutôt pusillanimes : il est interdit, notamment, de montrer de l'alcool ou du sang dans les séries.

Figure 1. Aysel, l'héroïne de la série, habillée d'un décolleté inhabituel pour les séries turques ; on remarque aussi qu'elle est lourdement fardée.

- 6 Le quartier de Tarlabası, dans lequel se passe l'action, est réellement l'un des plus pauvres de la ville, et surtout, il est situé en plein cœur de la ville, près de la place Taksim et du quartier de Beyoğlu³. Généralement peuplé de réfugiés kurdes arrivés après la guerre des années 1990, et de Gitans, le quartier sera bientôt détruit et reconstruit, dans le cadre de la politique de « transformation urbaine » du gouvernement⁴. En un sens, *Kayıp şehir* s'inscrit dans le genre des séries de quartier, qui ont un grand succès en Turquie (ou ailleurs ! Comme le montre le succès de la série française *Plus Belle la Vie*, qui a pour cadre et pour thème le quartier du Panier à Marseille⁵), et ont été bien étudiées par Hülya Uğur Tanrıöver⁶. La série de quartier, en plus de décrire un quotidien, un microcosme qui fait partie de l'univers des spectateurs, ouvre de nombreuses possibilités narratives : tout le monde se connaît, les relations entre voisins peuvent être amicales ou conflictuelles. Les différents personnages de la série peuvent se rencontrer de façon naturelle, en se croisant en bas de l'immeuble, mais aussi surprendre des conversations ou épier par la fenêtre, ce qui permet de complexifier l'intrigue sans tomber dans le rocambolesque. Mais ici, il s'agit d'un quartier particulier, et la série entend bien tout montrer de la misère sociale. Les scènes de rue montrent des adolescents désœuvrés, voyous, des migrants africains qui tentent de se cacher, des transsexuels, des prostituées, jeunes et moins jeunes. L'effroi de la famille Topbaş lorsqu'elle arrive dans ce quartier est aussi celle du spectateur.
- 7 *Kayıp şehir*, la ville perdue, reprend un motif du patrimoine culturel européen, puisqu'elle fait sien le cadre narratif de *Rocco et ses frères* de Visconti : une famille arrive de la région de la mer noire à Istanbul, alors que leur village a été inondé, et leurs terres, perdues. Le père de famille est mort, et c'est une mère célibataire qui élève ses six enfants, cinq garçons et une fille. La famille Topbaş – c'est leur nom – s'installe dans un quartier misérable de la ville, le quartier de Tarlabası, où vivent gitans, transsexuels, migrants, petits délinquants, enfants des rues et marginaux de tout poil. Un temps effarés par ce monde dont ils ne soupçonnaient pas l'existence, les membres de la famille se trouvent chacun leur voie dans cette nouvelle ville. Le deuxième fils de la famille, Irfan, rêve de

devenir footballeur. Il tombe amoureux de la prostituée qui vit au-dessus de chez eux, Aysel. Le troisième fils, Kadir, est doux, calme et responsable. Il se rapproche un temps de la jeune fille timide qui vit en-dessous de chez eux, Zehra. Mais finalement, il tombe aussi amoureux de Aysel, alors même qu'elle est l'amante de son frère. Aysel et Kadir vivent ainsi un amour passionnel, interdit, qui prendra fin lorsque Kadir, contraint et forcé par ses responsabilités, finit par épouser Zehra. Ici, pas de bons sentiments. On est loin de l'univers rassurant des séries turques, où méchants et gentils sont facilement identifiables. Le sentiment amoureux est décrit comme une force destructrice, presque une malédiction, qui vient briser tous les liens sociaux et même familiaux.

- 8 La description de l'inadéquation du paysan à la ville est, quant à elle, finement montrée, surtout dans le premier épisode de la série, qui décrit pendant une longue partie l'errance d'Irfan, le jeune héros de la série, dans la ville. Irfan doit rencontrer un ami de son frère aîné Ismail qui devrait pouvoir lui proposer un emploi. Ismail lui décrit rapidement le chemin. Irfan se perd aussitôt, croyant pouvoir marcher jusqu'à son but, alors que tout est beaucoup plus loin qu'il n'y songeait. La longue errance du jeune homme dans cette ville énorme qu'est Istanbul montre, par une suite de petits événements, l'inadaptation, et à plusieurs reprises, l'effarement du paysan dans la ville. Mais cette inadéquation n'est pas présentée comme comique : les acteurs montrent une réalité sociologique, mais jamais caricaturée ou folklorisée comme dans la plupart des séries turques. Ayant trouvé du pain par terre, Irfan l'embrasse trois fois et le pose en hauteur, un réflexe superstitieux qui montre que le jeune homme n'a rien perdu de ses habitudes. Au lieu de se promener avec un sac en toile, ou en cuir, comme un urbain, il porte à la main un sac plastique, joue avec un chapelet pour s'occuper les mains – ce qui agace Aysel, et a d'autres habitudes typiquement paysannes.
- 9 Mais c'est surtout par son ambition de tout montrer, de ne rien cacher, que se distingue la série. La violence des rapports de classe, ou des rapports de genre, ne sont jamais occultés. Récemment arrivée à la ville, la mère de la famille Topbaş, Meryem, fait la vaisselle dans un restaurant. Le travail est mal payé. Meryem emmène son fils cadet pour l'inscrire à l'école ; le directeur les reçoit dans son bureau, explique que les frais d'inscription sont de 150 livres (E03). Meryem demande s'il est possible de payer en plusieurs fois, ils n'ont pas l'argent pour payer le jour même. Passant brusquement au tutoiement, le directeur répond avec un regard plein de supériorité « Dans ce cas-là, tu viendras nettoyer les vitres en attendant de pouvoir payer ». Meryem serre la main de son fils et répond qu'elle reviendra le lendemain avec l'argent. N'ayant pas trouvé l'argent, Meryem vient faire les vitres de l'école ; c'est une source d'humiliation pour le petit garçon, qui casse une vitre de l'école. À un autre moment, le père de la famille qui habite en bas de l'immeuble, le père de Zehra, perd son travail de conducteur routier (E10). Il est obligé de se faire vendeur ambulant, l'un des métiers les plus bas de l'échelle sociale en Turquie. La honte l'empêche de le dire à sa famille, alors même qu'il reçoit des menaces de la part des autres vendeurs ambulants du quartier, qui ne veulent pas le laisser vendre ses produits sur « leur » territoire de vente.

Une vision non-idéalisée de la famille

- 10 La famille est un lieu facilement sacralisé par les séries turques. Les disputes entre frères et sœurs sont traitées, mais uniquement sur le mode comique, ou au contraire très dramatique, montrant une famille détruite et pleine de mauvais personnages : la

moralisation n'est alors jamais très loin. Ici, l'enfermement que peut représenter la famille est montré sans détours. La famille qui habite en bas de chez les Topbaş a dû quitter son village, qui a été détruit durant la guerre civile à l'Est du pays dans les années 1990. Le grand-père, vieux et malade, ne cesse de supplier son fils, le père de Zehra et Murat, de l'emmener dans son village. « Notre village n'existe plus. Il a été brûlé. » réplique brusquement le fils (E14). Mais cela ne parvient pas à mettre fin à la supplique inlassable du vieillard : « Je t'en supplie, emmène-moi au village. Je t'en supplie... ». Les rapports entre frères et sœurs sont également montrés dans toute leur ambiguïté. Ces rapports sont chargés d'affection, mais aussi d'une certaine dose de rivalité, de jalousies, et cela alors même que la place au sein de la famille suit une hiérarchie assez stricte, selon l'âge et le genre. Plusieurs fois, Ismail, le fils aîné de la famille, se plaint qu'on ne l'écoute pas, alors qu'il est l'homme le plus âgé. Or, si Ismail a le privilège de l'âge, ce n'est pas le personnage le plus sympathique de la série. Il refuse que sa famille accueille Daniel, un jeune homme noir qui s'est pourtant battu pour défendre Sadik, son jeune frère.

- 11 Petits et grands frères de la série entendent bien régenter la vie de leurs sœurs. La fille de la famille Topbaş, Seher, s'entend dire par ses frères ce qu'elle doit faire et ne pas faire à longueur de journée. Plusieurs fois, elle est interpellée en pleine rue par l'un ou l'autre de ses frères, parce qu'elle a osé s'adresser dans la rue à un jeune homme noir, un migrant africain, avec qui elle aura plus tard une histoire. La jeune fille qui habite en bas de chez les Topbaş, Zehra, ne peut pas aller de son travail à chez elle sans être accompagnée de son jeune frère, qui veille jalousement sur son honneur. Une scène montre les deux jeunes filles, chacune accompagnée de son frère, qui sont sermonnées « fais attention à tes gestes, ne va pas seule chez l'épicier, ne te promène pas seule dans les rues ». Les quatre personnages se croisent dans la rue, et les deux jeunes filles sont prises d'un fou rire pressant (E04). Les relations entre frères sont empreintes de rivalité : la mère est toujours convoquée comme figure de référence. Ismail reproche à Irfan d'infliger des tourments à sa mère, parce qu'il refuse de travailler dans une usine ; Irfan lui rétorque que, pendant deux ans, Ismail était loin de la famille et qu'il n'était pas là pour s'occuper de sa mère : chacun veut être le premier dans le cœur de sa mère (E09). Cependant, la série fait aussi la part belle à la légèreté, et montre aussi la grâce de certaines scènes de famille, éclats de rire, qui montrent que dans toute famille, jalousies et disputes côtoient affection et tendresse.
- 12 La mère de la famille, Meryem Topbaş, est elle aussi un personnage positif, fort. Pourtant, c'est elle qui dénonce à la police le migrant africain, Daniel, avec qui sa fille entretient une relation amoureuse. L'interpellation se passe mal et Daniel meurt dans un affrontement avec les forces de police. Après la mort de Daniel, Seher fait une grave dépression nerveuse et tente de se suicider (E19). Bien qu'étant une mère aimante, Meryem ne pouvait pas accepter que sa fille ait une histoire avec un jeune homme noir et décide de le dénoncer pour mettre fin à l'histoire.
- 13 Le réalisme de la série réside donc surtout dans l'ambiguïté des personnages, qui, au lieu d'avoir un caractère clairement déterminé, sont tous à la fois bons et mauvais, pétris de contradictions. Irfan, par exemple, le héros de la série, est un personnage au grand cœur, attachant. Son amour tendre pour Aysel est l'un des thèmes de la série. Et pourtant, Irfan n'est pas vraiment un *gentleman*. Il invite Aysel dans un restaurant chic, mais s'énervé et l'insulte lorsqu'elle refuse de passer la nuit avec lui (E05). Dans les disputes avec Aysel, il lui arrive plusieurs fois d'être violent. Il refuse qu'elle travaille dans un restaurant où on sert de l'alcool, sous prétexte que c'est un endroit que fréquente « toutes sortes de gens »

(E07). Tout amoureux qu'il est, il reste un homme ordinaire : macho, plein de préjugés, parfois violent.

- 14 Dans le même registre, la série s'ouvre sur un amour contrarié : Ismail, le fils aîné de la famille, veut épouser Zeynep, une jeune fille de son village, mais elle vient d'une famille riche, et les deux familles s'opposent à cette union. Finalement, le couple parvient à triompher des obstacles et se marie (E12). Mais, en fait, et contrairement au schéma classique, c'est là que commencent les problèmes. Le couple n'a pas beaucoup d'argent, ils habitent dans un appartement que Zeynep, qui vient d'un milieu aisé, ne trouve pas à la hauteur. Elle ne travaille pas, s'ennuie à la maison et attend toute la journée le retour de son mari, dont le travail est fatigant et stressant. Très vite, la vie de couple se révèle oppressante, pour l'un comme pour l'autre. Ismail ne se sent pas à la hauteur, mais il en veut à son épouse de se plaindre de leur appartement. Il lui interdit de revoir ses parents, avec qui la jeune fille s'est fâchée pour l'épouser. De son côté, Zeynep est déçue de la vie de couple : elle ne voit que très peu son mari, qui rentre généralement d'humeur maussade. Elle s'ennuie, ne peut plus s'acheter de beaux vêtements, doit cacher à son mari qu'elle revoit sa famille. Assez rapidement, les disputes se multiplient et la situation devient explosive, au point qu'Ismail, au 20^e épisode, manque de tromper sa femme, seulement quelques mois après leur mariage. Cette forme de situation, où personne n'est responsable, mais où malgré tout les choses tournent mal, est inhabituelle dans les séries turques. Ainsi, la série décline une critique plus subtile d'un système, où seuls les hommes travaillent et pas les femmes, et surtout subvertit les clichés du *happy ending* habituel, où le mariage est invariablement la clôture – heureuse – d'une suite d'événements contraires.
- 15 Aysel enfin, est la grande héroïne de la série. Mais elle tombe amoureuse du frère de celui avec qui elle entretient une liaison, Irfan. Ici l'amour, loin d'être un sentiment beau, agréable, est au contraire dépeint comme un sentiment dévastateur, qui s'apparente à une malédiction et vient semer malheur et confusion, là où les choses étaient clairement ordonnées dans un système social cohérent. Le spectateur est forcé d'assister au déroulement tragique de l'histoire d'amour interdite. On comprend l'amour d'Irfan pour Aysel. On comprend qu'elle puisse se laisser séduire par lui, sans vouloir pour autant l'épouser. Mais on comprend aussi qu'elle tombe amoureuse de Kadir, qui est aussi ordonné et raisonnable que son frère est aventurier et sanguin, faisant plonger l'histoire entière dans un torrent de rebondissements qui font souffrir tous les personnages principaux de la série. Personne n'est coupable de cet amour, et pourtant il enchaîne les personnages à leur destin, donnant à la série une dimension presque tragique.

L'éducation par le divertissement

- 16 Parfois, le message est plus explicite. C'est le cas pour le thème de la violence conjugale, qui est abordé dans les tout derniers épisodes de la série. Seher, qui a quitté la maison familiale pour vivre seule, commence à travailler dans une association pour les droits de l'homme, qui vise entre autres à protéger les femmes battues. Un jour, alors qu'elle est seule dans les locaux de l'association, Seher accueille une femme poursuivie par son mari, qui la bat et veut la tuer (E24). Au cours des épisodes suivants, le mari violent se fait de plus en plus menaçant, et même si la femme menacée se cache chez Aysel, à qui Seher a demandé de l'aide, son mari finit par la retrouver et l'abattre d'un coup de feu (E25). Lorsque ces épisodes ont été diffusés sur les écrans turcs, au début de l'année 2013, une

banderole publicitaire contre les violences conjugales apparaissait en bas de l'écran lors de cette scène, disant « Ne restez pas silencieux ! Si vous êtes témoins de violences conjugales, appelez le [numéro spécial] ». Ici, l'éducation à la réaction face aux violences conjugales, qui est enserrée dans une structure narrative, et s'appuie sur les sentiments du spectateur au moment de la mort d'un personnage de la série, se double d'un message officiel de publicité du gouvernement.

- 17 Les thèmes très actuels sont abordés de façon pédagogique. En général, le dispositif narratif est le suivant : les personnages de la série sont d'abord eux-mêmes pleins de préjugés, puis amenés, dans le cours de l'histoire, à revenir eux-mêmes sur leurs préjugés, pour se rendre compte de leur erreur. C'est le cas, par exemple, du racisme envers les migrants d'origine africaine. Seher, la jeune sœur de la famille, étudie à l'université. Elle rencontre Daniel, un migrant africain qui attend à Istanbul de pouvoir passer en Europe. Ses frères voient d'un très mauvais œil l'intérêt de Seher pour ce jeune homme africain. Dénoncé par la mère de Seher, qui a découvert que sa fille avait une histoire avec lui, Daniel meurt d'une balle perdue lorsque la police veut l'arrêter. Bouleversée, Seher tente de se suicider. Aysel et l'un des frères de Seher, Kadir, trouvent Seher inanimée et l'emmènent à l'hôpital. Alors qu'ils attendent devant l'hôpital que Seher aille mieux pour la ramener à la maison, Kadir se reproche sa propre étroitesse d'esprit. Aysel lui répond en mots simples que Daniel et Seher, bien que l'une blanche et l'autre noir, sont les mêmes, faits du même bois, tous les deux prêts à tout pour vivre leur amour (E15). Le cliché de l'amour impossible, grand *topos* des séries turques, est ici utilisé pour montrer l'inanité des préjugés racistes
- 18 *Kayıp şehir* est ainsi une série engagée, qui s'attaque à des tabous de la société turque. Ce n'est pas la seule série qui comprend une dimension d'éducation. Bien d'autres séries ont pour thématique la dureté d'un père, ou le conservatisme d'une famille qui s'oppose à une union. Les possibilités narratives ouvertes par le conservatisme des mœurs n'y sont pas pour rien. Il n'est pas rare que la famille forme un opposant rêvé à l'amour d'un couple. Mais généralement, les séries ne s'attaquent jamais à des sujets aussi délicats que l'homosexualité, l'histoire, le racisme ou la prostitution. Le but affiché de la série était le suivant⁷ : montrer l'Autre, l'étranger, le marginal, l'homosexuel, le pauvre, comme un semblable, dans une tentative d'éducation à la tolérance.
- 19 Pour le personnage de transsexuel, Duygu - qui devait au départ être un personnage homosexuel, mais cela a été jugé trop « osé » et trop exposé à la censure - la stratégie adoptée est un peu différente. Ici, la « leçon » de tolérance est moins apparente, moins explicite que pour le racisme, ou les violences conjugales. Pas d'épisode dramatique, si ce n'est que le premier épisode s'ouvre sur le transport de Duygu à l'hôpital, alors qu'elle a été agressée (E01). Le personnage n'est, la plupart du temps, pas montrée comme une victime, un personnage qui subit le rejet, voire la haine, de la société. Duygu est au contraire présentée le plus possible comme une femme comme une autre. C'est la meilleure amie d'Aysel, qui joue en toute occasion le rôle d'adjuvant, de confidente, de soutien pour Aysel (voir figure 2). L'idée ici est de la montrer comme un personnage attachant, proche, de montrer son côté humain plus que sa différence. C'est un personnage auquel on pourrait facilement s'identifier. Tout comme le spectateur, Irfan, qui tombe amoureux d'Aysel au début de la série, est forcé de l'accepter comme elle est. Dans le premier épisode de la série, une voiture jette le corps inanimé de Duygu sur la route. Alors qu'Aysel se précipite pour l'aider, Irfan les accompagne à l'hôpital. Au moment de payer pour que l'opération médicale pour soigner Duygu puisse avoir lieu,

Aysel se rend compte qu'elle n'a pas l'argent de le faire, et Irfan donne tout ce qui lui reste comme argent - et tout ce qui reste comme argent à la famille - pour payer l'opération de Duygu. Quelques jours après, Irfan se rend dans un bar pour y noyer son chagrin dans l'alcool. Duygu l'y aperçoit, lui offre une assiette de fruits pour le remercier et interpelle la tenancière du bar à voix haute, pour lui dire qu'Irfan est son invité. Mais Irfan a honte d'être interpellé en public par un transsexuel. Il paie précipitamment son verre et part sans même saluer Duygu (E02). Peu à peu, mais sans bruit, Irfan perd ses préjugés envers Duygu, qu'il finit par considérer comme quelqu'un d'absolument semblable aux autres, et s'en fait une amie. Dans un autre épisode, alors qu'il appelle Duygu pour essayer de savoir où se trouve Aysel, Irfan lui lance, dans un accès d'enthousiasme : « merci, mon frère ! » pour se reprendre aussitôt : « euh... ma sœur » (E10). Le seul passage où le personnage évoque la difficulté d'être un transsexuel, c'est au moment de la mort de son père. Duygu doit se rendre à l'enterrement, et évoque avec une certaine amertume la relation avec son père : « Il n'a jamais été un père pour moi. Quand je m'habillais avec des vêtements de fille, il me frappait tellement fort qu'un jour il a failli me tuer... » (E22). Ici, c'est par l'identification avec le personnage d'Irfan que le spectateur en vient à surmonter ses préjugés vis-à-vis du transsexuel.

Figure 2. Duygu, le transsexuel ami d'Aysel, dans la position de confidente.

- 20 Un autre des thèmes abordés est l'Histoire récente de la Turquie. Lorsque la série *Kayıp şehir* a commencé à sortir en 2012, plusieurs séries traitaient déjà de l'histoire contemporaine de la Turquie, certaines avec une approche assez critique. *Oyle bir geçen zaman ki* [Comme le temps passé], une série très populaire, sorte de saga familiale qui se déroule sur plusieurs périodes historiques, abordait certaines périodes douloureuses de l'histoire de la Turquie, dont la période des années 1970, et les trajectoires brisées de certains militants de gauche. La série *Kayıp şehir* aborde, en filigrane, un épisode sombre de l'histoire turque, la nuit du 6 au 7 septembre 1955, au cours de laquelle les magasins grecs de la ville d'Istanbul (ainsi qu'Ankara et Izmir) avaient été pillés et mis à sac par la foule. Le grand-père de la famille Topbaş, Ismail, retrouve son amour de jeunesse, une femme grecque d'Istanbul, dont il était amoureux avant que la nuit du 6-7 septembre ne

les sépare à jamais. Cette nuit-là, Ismail était parti à la recherche d'Eleni, sa fiancée, pour la protéger, mais, au cours de la nuit, cédant à la tentation, il s'était saisi d'un collier en or appartenant à un magasin grec vandalisé. Des années après, il retrouve Eleni à Istanbul, et décide de faire don du collier à l'église du quartier, en réparation de sa faute. « Ensuite, tout est allé mal dans ma vie » confie-t-il à Eleni avant de faire don du collier à l'église (E07). Alors qu'il est loin d'être le plus violent, ce douloureux événement de l'histoire turque a reçu une certaine couverture médiatique. Un film a été réalisé sur le sujet, *Güz sancisi* [*Les Douleurs d'automne*], par Tomris Giritlioğlu, qui est aussi la conceptrice de projet de la série *Kayıp şehir*. Ici, c'est le personnage lui-même, le grand-père Ismail, qui prend conscience de son erreur et tente de la réparer, à l'automne de sa vie. La démarche du vieillard est symbolique : il ne s'agit pas tant de réparer ses erreurs que d'en prendre conscience, d'en demander pardon. C'est un peu de la même façon que fonctionne la série elle-même. L'objectif n'est pas tant de délivrer un message en particulier sur les violences passées contre les minorités, mais de cesser de faire comme si ça n'avait pas existé, de soulever ces problèmes-là.

- 21 Les violences politiques plus actuelles sont également effleurées. La famille de Zehra, venue de Mardin, semble marquée par la violence de la guerre civile, même si le thème n'est pas clairement abordé. Leur village a été brûlé. Le grand frère de Zehra a péri dans des « affrontements », probablement entre les rebelles kurdes et la police ou l'armée. À la cérémonie de mariage d'Ismail et Zeynep, Zehra prétend qu'elle ne sait plus comment danser, car, dit-elle, elle n'a plus jamais dansé depuis la mort de son grand frère (E12).

Une série littéraire, influencée par la littérature *underground*

- 22 À part son projet d'engagement, *Kayıp Şehir* est surtout une série littéraire, qui convoque toute une suite de références proches du courant littéraire des « bas-fonds ». On remarque facilement que le cadre de la série est celui de *Rocco et ses frères*. Quelques éléments, bien sûr, ont été adaptés : la boxe est remplacée par le football, la famille Topbaş est plus nombreuse, etc. Mais globalement, la série reste un *remake*, une réécriture, s'inscrivant dans un déjà-là littéraire et cinématographique ambitieux, exigeant.
- 23 La bande musicale est un accord avec les goûts littéraires affirmés des scénaristes : la figure de Sezen Aksu, cette chanteuse idole des années 1990, à l'histoire difficile, et à la carrière interrompue par la drogue, est présente à plusieurs reprises dans la série. D'abord, c'est elle qui en a composé la chanson-thème, qui revient à plusieurs reprises dans la série « *Istanbul yokmuş bundan başka* » [*Il n'y a pas d'autre ville comme Istanbul*]. D'autre part, le personnage d'Aysel, la prostituée au grand cœur, qui a souffert dans son enfance, est souvent présenté comme entrant en résonance avec le personnage de Sezen Aksu. À l'épisode 8 de la série, Aysel manque d'argent. Elle doit rencontrer un client dans un hôtel chic de la ville, qui annule. Tentant de rentrer chez elle, elle découvre que le propriétaire, lassé des loyers impayés, a fait changer la serrure de la porte. Aysel revient dans l'hôtel chic où a été réservée la chambre, commande du champagne, des fraises, et passe la soirée à se prélasser. Elle chante la chanson de Sezen Aksu « *Kahpe kader* » [*Salaud de destin/ chienne de vie*], qui comprend les paroles suivantes « si j'ai été heureuse trois jours, je pleure pour trois vies », ce qui correspond au personnage de la série comme à la célèbre chanteuse (E08). Lorsqu'elle retourne dans la maison de son enfance, où elle a été

régulièrement abusée par son oncle, Aysel se couche sur le canapé, et on entend résonner une autre chanson de Sezen Aksu « *Küçüğüm* » [*Je suis petite*], chanson qui, à l'époque où elle était sortie, avait été interprétée comme un retour de la chanteuse sur son histoire difficile (E09). D'autres chansons de plusieurs autres icônes de la chanson turque engagée, de gauche, viennent former la bande-son de la série : « *Gidiyorum* » [*Je m'en vais*] de Kazim Koyuncu, « *Yalan da olsa* » [*Même si c'est un mensonge*] de Ahmet Kaya, grande star de la gauche turque – et kurde, puisque le chanteur est lui-même kurde.

- 24 Le thème de l'amour comme un sentiment porteur de destruction, mais surtout comme une sorte de malédiction, qui frappe aveuglément, est aussi le thème du diptyque cinématographique de Zeki Demirkubuz, *Kader* [*Le destin*]⁸, et *Masumiyet* [*L'Innocence*]⁹. Dans un quartier pauvre d'Istanbul, Bekir, un garçon d'une famille plutôt respectable, rencontre un jour Uğur dans le magasin dans lequel il travaille. Uğur est habillée curieusement et de façon plutôt indécente pour une jeune fille de son âge, et elle n'est pas vraiment belle – cette première scène évoque d'ailleurs celle de *L'Amant* de Marguerite Duras – mais Bekir tombe furieusement amoureux de Uğur. Uğur, de son côté, aime Zagor, un homme violent, qui a commis plusieurs meurtres et se trouve en prison. Toute sa vie, Uğur la passera à suivre Zagor, qui est transféré de prison en prison. Elle travaille dans des endroits louches, et en se prostituant pour vivre la plupart du temps. Bekir passera la sienne à suivre Uğur qui suit Zagor. Les parents de Bekir, qui font tout pour l'éloigner de Uğur, tentent de le marier, de lui trouver un travail... Mais Bekir finit toujours par fuguer, pour retrouver Uğur. Dans *Kayıp şehir*, un personnage évoque clairement celui de Bekir dans le diptyque de Zeki Demirkubuz. Il s'agit du personnage de Ethem, le propriétaire du club de foot, dans lequel joue Irfan, et ex-amant d'Aysel. Ethem, lui aussi, aime Aysel d'un amour désespéré, sans retour. Malgré ses tentatives pour se ranger, son mariage avec une femme convenable, rien n'a jamais fait disparaître son amour pour Aysel. Ethem revient toujours à Aysel, et l'aime d'un amour incurable, même si, lassé d'être éconduit, il aime aussi la faire souffrir.
- 25 Le thème de l'amour pour une femme de mauvaise vie est d'ailleurs loin d'être étranger à la littérature et au cinéma turc. À l'épisode 24 de la série, alors que Kadir est en train de convoler en noces avec Zehra, la jeune fille respectable, Aysel regarde, chez elle, le film *Vesikalı yarım* [*Ma prostituée bien-aimée*] sorti en 1968, et interprété par, entre autres, Turkan Şoray, une actrice célèbre du cinéma turc des années 1960¹⁰. Le film raconte l'histoire d'un homme simple, Halil, primeur dans un quartier d'Istanbul, qui tombe passionnément amoureux d'une chanteuse de cabaret, Sabiha. Halil s'offre le grand amour pendant quelques jours avec Sabiha, mais on comprend à la fin du film que Halil est marié, et il finit par retourner à sa femme et à ses enfants. L'amertume d'Aysel, qui regarde le film au moment où Kadir se marie, est un clin d'œil à un arrière-plan cinématographique. Le film est d'ailleurs tiré d'une nouvelle de Sait Faik Abasıyanık¹¹, une autre grande figure de la littérature « *underground* » turque. L'Istanbul que décrit l'écrivain est aussi un Istanbul cosmopolite, sale, peuplé d'ivrognes, de pauvres gens et de marginaux, homosexuels, clochards et bons à rien.
- 26 Enfin, le thème de l'amour interdit va même plonger dans un fonds encore plus ancien. Le titre de l'épisode 14, qui voit naître l'histoire d'amour entre Kadir et Aysel, est « Yusuf et Zuleyha¹² » du nom du mythe de l'amour fou entre Youssef, fils de Jacob, et Zoulaikha, la femme de son maître. Tirée d'un verset coranique, l'histoire a été racontée un nombre incalculable de fois, avec plusieurs variantes, par des poètes persans et ourdous, surtout à l'époque médiévale. *Kayıp şehir* n'est pas la seule série à convoquer des figures de la

littérature médiévale ou mythique. *Leyla ile Mecnun*, [*Leila et le fou*], une série de la même époque, reprend un autre mythe, celui de Leila et Qais, l'équivalent islamique de Roméo et Juliette. Le mythe de Youssef et de Zoulaikha raconte la vie de Youssef, l'un des fils de Jacob, contre qui ses frères se rebellent parce qu'il est le fils préféré. Youssef est vendu par ses frères comme esclave, et travaille en Égypte dans la maison de Potiphar, un riche maître. La femme de Potiphar, Zoulaikha, aperçoit un jour Youssef et, fascinée par sa beauté, elle tente de le séduire. Zoulaikha est ainsi le symbole de la femme pécheresse, mais aussi la grande amante, l'incarnation de l'amour vrai. Youssef, lui, est la figure de la beauté innocente, envié de tous et surtout de ses frères. L'histoire de Youssef et de Zoulaikha est aussi le parangon de l'amour interdit. À l'épisode 14 de la série, Kadir, qui vient d'embrasser pour la première fois Aysel, passe la nuit dehors, à errer dans les rues. Il y rencontre un clochard, un ivrogne à qui il raconte son histoire avec Aysel.

KADIR. Partout où elle pose le pied, il y a un tremblement de terre. Elle passe son temps à se bagarrer avec la vie. Dans ses yeux, des bêtes sauvages s'affrontent [...]

Moi-même, je me suis mis à ressembler à ces bêtes en me perdant dans le regard d'Aysel. Nous nous sommes embrassés comme des bêtes furieuses. [...] J'ai cru que j'essayais de protéger mon frère. Alors que c'est moi qui étais le plus près du gouffre.

LE CLOCHARD. Vous êtes devenus Yusuf et Zuleyha. (E14)

- 27 La forme même de l'échange, la figure du clochard rencontré au hasard des rues, rappelle ici le derviche, le fou de Dieu, qui vit pauvrement, mais de la bouche duquel sort la poésie et la vérité. La plainte de Kadir qui vient de recevoir le baiser d'Aysel, porte également le sceau de l'innocence perdue. « Moi, j'étais pauvre. J'étais ordinaire. Mais j'étais quelqu'un de bien » se lamente Kadir, « ce n'est plus le cas à présent. »
- 28 C'est peut-être, au-delà des messages de tolérance que porte la série, la force de ce récit : l'arrivée du paysan à la ville est plus qu'une question sociale. C'est aussi le thème littéraire du passage de la nature à la civilisation. Le paysan humble et naïf découvre avec douleur la force, mais aussi le tragique du sentiment amoureux. Alors qu'il se préparait à vivre une vie simple et honnête, épousant une jeune fille que tout lui destinait, sa condition sociale, sa famille, son caractère, il est frappé d'un puissant sortilège : l'amour pour Aysel. Cet amour ébranle et met à mal les règles les plus fondamentales de l'ordre social, la famille et la relation entre frères. C'est en donnant une ré-écriture originale de *Rocco et ses frères*, mais aussi en puisant abondamment dans la tradition proprement turque de la littérature des bas-fonds, que *Kayıp şehir* marque le paysage des séries turques.

BIBLIOGRAPHIE

ABBASIYANIK Sait Faik (2007), *Un homme inutile*, préface Rosie Pinhas-Delpuech ; traduction du turc et postface, Alain Mascarou, Saint-Pourçain-sur-Sioule, Bleu autour.

MARTIN Cilia (2013), « Quand les séries télévisées s'emparent de la transformation urbaine... Ville perdue ? », Dipnot, 4 avril, <https://dipnot.hypotheses.org/184>, consulté 30 mai 2018.

LE NAOUR Jean-Yves (2013), « 2 - Le Miracle de *Plus belle la vie* », *Plus belle la vie. La boîte à histoires*, Jean-Yves Le Naour (éd.), Presses Universitaires de France, pp. 31-50.

TANRIÖVER Hülya Uğur (2004), « La Famille, le quartier et la vie communautaire dans les feuillets télévisés turcs », *Anatolia Moderna/Yeni Anadolu, Türk televizyon dizilerinde, aile, mahalle ve topluluk yaşamı*, Librairie d'Amérique et d'Orient, Adrien Maisonneuve, Paris, p. 225-233.

NOTES

1. Chaîne privée créée en 1993, la chaîne fut un temps la quatrième chaîne la plus regardée de Turquie et c'est encore une chaîne importante, malgré la montée en puissance des chaînes plus proches du pouvoir AKP. Elle appartient au grand groupe de média « Doğan holding », dont le fondateur est Aydın Doğan, un riche homme d'affaires plutôt d'obédience kémaliste et nullement proche de l'AKP. En avril 2018, le groupe Doğan a été racheté par un groupe proche de l'AKP, Demirören.
2. Pelin Yaşaroğlu, allocution lors du colloque « Les séries télévisées turques (*diziler*) : production, représentations, réception en Méditerranée », colloque tenu à Paris, 17-18 octobre 2014.
3. L'ancien quartier européen d'Istanbul, qui a été dans les années 2000-2010 le cœur de la *nightlife* et l'un des endroits à la réputation la plus « moderne » de la ville.
4. Cilia Martin, « Quand les séries télévisées s'emparent de la transformation urbaine... Ville perdue ? », article de blog, 4 avril 2013, Dipnot, <https://dipnot.hypotheses.org/184>.
5. Jean-Yves LE NAOUR, « 2 - Le Miracle de *Plus belle la vie* », in *Plus belle la vie. La boîte à histoires*, éd. Jean-Yves Le Naour, Presses Universitaires de France, 2013, pp. 31-50.
6. Hülya Uğur Tanrıöver, « La Famille, le quartier et la vie communautaire dans les feuillets télévisés turcs », (*Türk televizyon dizilerinde, aile, mahalle ve topluluk yaşamı*), *Anatolia Moderna / Yeni Anadolu*, Librairie d'Amérique et d'Orient, Adrien Maisonneuve, Paris, 2004, p. 225-233.
7. Entretien avec Hakan Bıçakçı (scénariste), le 12/08/2013.
8. Film réalisé par Zeki Demirkubuz en 2006.
9. Film réalisé par Zeki Demirkubuz en 1997.
10. Film de Lutfi Akad, sorti à Istanbul en 1968.
11. Sait Faik Abbasiyanik, *Un homme inutile*, préface Rosie Pinhas-Delpuech ; traduction du turc et postface, Alain Mascarou, Saint-Pourçain-sur-Sioule, Bleu autour, 2007.
12. NB : nous employons ici la transcription turque de ces noms, et, plus loin, la transcription française, Youssef et Zoulaikha.

RÉSUMÉS

Cet article analyse une série turque diffusée en 2012-2013 sur Kanal D, *Kayıp şehir* [*La Ville perdue*], qui présente l'originalité d'aborder plusieurs sujets sociaux sur un ton très libre. La dureté des rapports de classe, la violence qui régit les relations entre frères et sœurs, l'homosexualité, la prostitution, le passé discriminatoire de la Turquie vis-à-vis de ses minorités sont traités avec réalisme dans cette série qui s'inspire très largement de thèmes propres à la littérature.

This article analyses, *Kayıp şehir* [*The Lost City*], a TV series broadcasted between 2012 and 2013 in Turkey, on channel Kanal D. What makes this short-lived TV series outstanding is the way it dealt with several sensitive subjects in Turkish society, such as violence inside families, homosexuality, prostitution, and the discriminatory politics of the Turkish state towards its own minorities. These issues were handled with a realistic tone in the series, that is very much inspired by Turkish literary works.

INDEX

Keywords : Turkish series, *Kayıp şehir*, literature, underground literature, Turkish television, teaching tolerance, taboos

Mots-clés : séries turques, *Kayıp şehir*, littérature, littérature underground, télévision turque, éducation à la tolérance, tabous, Turquie